

DU TEXTE DES ESSAIS DE MONTAIGNE*

Sophie PEYTAVIN

Ces quatre ouvrages constituent la livraison 1997 des « Études montaignistes », à laquelle on a adjoint l'une de leurs dernières parutions. Il s'agit de la traduction d'un ouvrage allemand datant de 1967, inaugurant une série de recherches sur l'intertexte dans les *Essais* [29], de deux actes de colloques (consacrés respectivement aux relations entre *Montaigne et Marie de Gournay* [30] et à l'édition des *Essais* [28], enfin d'une étude synthétique sur les manières dont ont été abordés les *Essais*, par la recherche, au cours des trente dernières années [36]. Par-delà la diversité des thématiques conséquemment abordées, il est possible de faire dialoguer les ouvrages autour d'une question directrice : la lecture du texte même des *Essais*, par-delà réceptions et éditions falsificatrices, préjugés prégnants et méthodes subjectives d'approche.

Ainsi, la thèse de Michael Metschies, traduite par Jules Brody, et qui a ouvert la voie selon celui-ci aux travaux notamment de Christine Brousseau-Beuermann, Antoine Compagnon, Floyd Gray, Mary McKinley (voir la bibliographie fournie par l'ouvrage, p. 137-152), veut rendre leur place authentique aux citations dans les *Essais*, citations ni secondaires, ni superflues, contrairement à ce qu'a pu penser une tradition qui les a peu à peu écartées, reléguées loin de l'attention. C'est en ce sens, par exemple, que les *Essais*, désignés majoritairement comme « livre du moi », pensés comme inventant la subjectivité moderne et précurseurs, en ce sens, du cartésianisme, furent oubliés comme texte polyphonique, caractère qui, au contraire, les relie à l'humanisme.

Or, les deux premiers chapitres de l'ouvrage se tournent ostensiblement vers la tradition : l'art de la citation, qui prend la double forme de l'« allégation textuelle » (p. 20) et de l'emprunt ou de la paraphrase (p. 21-22), chez les Anciens et au sein de

* À propos de : *Éditer les Essais de Montaigne*. Actes du colloque tenu à l'université Paris IV-Sorbonne les 27 et 28 janvier 1995, réunis par Claude BLUM et André Tournon. Paris, Honoré Champion, 1997. 15 × 22,5, 233 p. (Études montaignistes, 28); Michael METSCHIES, *La Citation et l'art de citer dans les Essais de Montaigne*. Trad. de l'allemand par Jules BRODY. Paris, Honoré Champion, 1997. 15 × 22,5, 167 p. (Études montaignistes, 29); *Montaigne et Marie de Gournay*. Actes du colloque international de Duke, 31 mars-1^{er} avril 1995, réunis et présentés par Marcel TETEL. Paris, Honoré Champion, 1997. 15 × 22,5, 297 p., index (Études montaignistes, 30); et James J. SUPPLE, *Les Essais de Montaigne. Méthode(s) et méthodologies*. Paris, Honoré Champion, 2000. 15 × 22,5, 471 p. (Études montaignistes, 36).

l'humanisme, afin de contextualiser la pratique montaignienne. Il s'agit également d'en mieux dégager les spécificités, que l'on pourrait ainsi résumer avec Jean-Pierre Camus : « Un art de citer sans citer. » Metschies propose en effet de comprendre la particularité montaignienne, au sein de cet art de la citation, comme symbiose, fusion (p. 70 et 100) entre ses allégations et celles de ses devanciers, contre le statut d'autorité conféré à ces derniers canoniquement. En ce sens, il peut concevoir la pratique montaignienne comme achèvement d'une tradition, au double sens d'advenue de la perfection et de déclin engagé.

Cette valeur redonnée à la citation, cette lecture du texte qui n'oublie pas l'un de ses aspects au nom d'habitudes intellectuelles contraires, nous ouvre la voie vers la défense plus générale de la forme des *Essais* par Marie de Gournay, « diligente lectrice » et fervente avocate de Montaigne et de son « bastiment aussi nouveau qu'admirable » (préf. de 1635, citée p. 100 de l'ouvrage) dans la première moitié du xvii^e siècle.

Son action passe par deux biais : une défense et une illustration.

La défense tout d'abord est le fait du travail éditorial constant au cours de l'existence de Marie de Gournay, qui produit neuf éditions du texte, entre 1595 et 1635, selon Philippe Desan. Il s'agit pour elle d'éviter tout dérapage éditorial et de défendre la forme originelle du texte, contre des tentations multiples de déformation, ou de « normalisation » de celui-ci par l'ajout de pièces l'« ordonnant » : vie de l'auteur reconstruite à partir des notations des *Essais*, abrégé des idées classées selon des thèmes en vogue à l'époque, répertoires, index divers, traduction des citations et recherche des sources... (voir l'article de Philippe Desan, « Marie de Gournay et le travail éditorial des *Essais* entre 1595 et 1635. Idéologie et stratégies textuelles », p. 89 *sqq.*).

L'illustration ensuite consiste en l'application de la forme même de l'essai à ses propres écrits, même si des dissensions idéologiques entre le père spirituel et la fille d'alliance apparaissent (ainsi s'agissant du traitement du statut de la femme et de l'amitié, c'est ce que nous démontre Gisèle Mathieu-Castellani dans son article : « La quenouille ou la lyre... » et Patricia Francis Cholakian, dans « The economics of friendship. Gournay's *Apologie pour celle qui écrit* »). Si l'on propose un rapide parcours au travers des divers articles du recueil, tous semblent s'accorder à reconnaître cette illustration de l'essai chez Marie de Gournay : ainsi, Patricia Francis Cholakian, affirme que « *Gournay uses this fragmented and digressive way of writing* » (p. 144), Claude-Gilbert Dubois qu'elle « s'essaye » (p. 245) dans l'« Adieu de l'Ame du Roy Henri de France », Gisèle Mathieu-Castellani prend sa défense, quant à elle, au nom de la « manière » de l'essai, contre un éditeur récent de *L'Égalité des hommes et des femmes* et du *Grief des dames* qui lui reproche « la faiblesse dialectique du plaidoyer et la substitution d'un chapelet d'exemples à l'argumentation raisonnée » (p. 195). Ainsi, il s'agit d'affirmer avec Giovanni Dotoli que Marie de Gournay a compris que « la belle forme ne fait pas le chef d'œuvre » et, qu'au contraire, loin de rejeter le texte au nom de son aspect désordonné, il faut le concevoir comme une « véritable stratégie de pensée » (p. 124). C'est ce qu'elle théoriserait non seulement dans la « Préface aux *Essais* de Michel de Montaigne » (publiée pour la première fois en 1595, puis constamment remaniée et rééditée jusqu'à la dernière édition par Marie de Gournay des *Essais*) mais égale-

ment dans certains textes de *L'Ombre* (1626), premier volume de ses œuvres complètes, et notamment dans la « Deffence de la poésie et du langage des Poètes » et dans « De la façon d'écrire... » (voir l'article de Cathleen M. Bauschatz, « Marie de Gournay's gendered images for language and poetry »).

L'attachement revendiqué par Marie de Gournay à la transmission exacte du texte des *Essais* nous permet d'aborder le débat éditorial contemporain, qui s'incarne en partie dans le recueil consacré à Marie de Gournay et dans celui qui s'attache thématiquement aux questions d'édition.

L'histoire de l'édition des *Essais*, aux *xix^e* et *xx^e* siècles, proposée par Antoine Compagnon (« Les repentirs de F. Strowsky », dans *Montaigne et Marie de Gournay*), que complète heureusement l'« ouverture » de Claude Blum au recueil *Éditer les Essais de Montaigne*, permet de mettre au jour les fondements idéologiques du choix de tel ou tel état du texte dans les projets successifs d'édition et de nous montrer que nous ne lisons sans doute pas les *Essais* tels que Montaigne les a écrits. D'autant plus que planent sur l'état du texte après 1588 de nombreuses ombres que les « éléments pour un scénario », proposés par Michel Simonin (« Aux origines de l'édition de 1595 », dans *Montaigne et Marie de Gournay*) ne permettent pas d'éclaircir définitivement. Et l'on pourrait dès lors peut-être réactualiser cette sentence, qu'il réserve au milieu du siècle : « On n'a jamais autant écrit sur Montaigne en se préoccupant aussi peu du texte que l'on lisait », si l'on entend dans le même temps le paradoxal « je n'ai jamais lu les *Essais* » d'André Tournon, énoncé dans les *Cahiers textuels* (février 1993).

À l'heure actuelle, il est possible de dégager deux écoles s'agissant de l'édition du texte, deux écoles qui reposent sur la dualité embarrassante des deux exemplaires de référence (exemplaire de Bordeaux, c'est-à-dire l'édition de 1588 annotée de la main de Montaigne, et édition de 1595 préparée par Marie de Gournay notamment). La première a choisi d'éditer le texte de 1595 en plaçant en notes les variantes de l'exemplaire de Bordeaux, réfutant par là la validité de la distinction de « couches » du texte (voir p. 56 et 59 de *Montaigne et Marie de Gournay*) : telle est la nouvelle édition, en préparation, dans la Bibliothèque de la Pléiade; l'autre se détermine résolument pour l'exemplaire de Bordeaux, au nom notamment du refus par l'édition de 1595 des retouches montaigniennes de segmentation, première et fondamentale falsification : telle est l'édition d'André Tournon, dont les trois volumes (qui correspondent chacun à un volume des *Essais*) sont désormais parus dans la collection « La Salamandre » de l'Imprimerie nationale et disputent le titre d'édition de référence à celle, classique, de Pierre Villey aux Presses universitaires de France.

La parution de cette nouvelle édition autorise le questionnement d'un autre aspect formel : celui de l'orthographe et de la ponctuation. Tournon montre, dans son article, comme dans la préface de l'édition du premier livre des *Essais*, que la ponctuation a un rôle majeur pour la lecture du texte en tant que tel, et qu'elle manifeste un « mode de pensée » (préf., p. 10) : la segmentation, ou l'équivalent scriptural du « parler prompt », fondamentale pour l'essai qui n'est en aucun cas une « philosophie de la certitude » (*ibid.*, p. 11), démonstrative. Quant à l'orthographe, montrant l'illusion qui consiste à « garder » l'orthographe soi-disant originale (*ibid.*, p. 15-18), il propose une modernisation complète qui ne modifie en rien l'appréhension du texte et autorise sa vulgarisation, point sur lequel Nina Catach émet

quelques réserves dans « L'orthographe de Montaigne et sa ponctuation » (dans *Éditer les Essais de Montaigne*). Enfin, et toujours dans la même perspective, Bernard Croquette (« Faut-il (re)découper les *Essais*? », dans le même recueil) stigmatise l'aération du texte en paragraphes (« le syndrome du charcutier », p. 199) alors que celui-ci formait originellement un bloc. La question demeure alors : lirons-nous jamais le texte des *Essais*?

Il est loisible enfin d'ajouter à ce questionnement cet autre problème : comprenons-nous jamais l'œuvre même de Montaigne? En effet, James Supple met en exergue, à la manière de la sociologie de la science, la subjectivité inhérente à toute approche : le choix d'une méthode oriente l'appréhension du texte, en proposant une représentation toujours particulière. C'est d'ailleurs ce que Montaigne lui-même avançait en écrivant : « Tout ce qui se connaît, il se connaît sans doute par la faculté du connaissant » (liv. I, chap. XII, p. 411, dans l'édition Tournon et p. 587 dans l'édition Villey, cité par Supple, p. 82). Du « tintamarre » de jugements critiques sur les *Essais*, que résulte-t-il? C'est essentiellement un doute quant à notre idée des *Essais* et à notre capacité de comprendre ce texte selon l'intention de leur auteur qui est éveillé. Faisons certes remarquer que l'intention explicite de l'auteur ne suffit pas à rendre raison d'un texte, également que les *Essais* sont une œuvre ouverte, un « livre pluriel » (p. 421), le doute cependant persiste. Mais Supple n'en reste pas là, il propose aussi une mise en ordre de ces multiples approches de l'œuvre au cours des trente dernières années, qui servira sans aucun doute de boussole, à l'avenir, face à l'abondante bibliographie montaignienne. Il la réduit ainsi à la dualité, par le biais d'une mise en exergue des principes fondamentaux de chaque « camp », sur lesquels viennent se greffer des démarches fort diverses de fait : d'une part, sont rassemblées « les études thématiques traditionnelles », d'autre part, « les études plus modernes axées sur la poétique ».

Les premières ressortissent à l'histoire des idées, déterminent une notion traquée au travers du texte et, de manière « positiviste », postulent la pleine et entière maîtrise de l'auteur quant à sa pensée, ainsi que le statut de reflet du texte par rapport à cette dernière. Les secondes, plus récentes (mais qui n'annulent pas la parution d'études du premier genre, en témoigne l'auteur de cette catégorisation dans son ouvrage précédent, *Arms versus letters. The military and literary ideals in the « Essais » of Montaigne*), insistent sur la « littérarité » du texte montaignien, mettant en avant ses ambiguïtés, discontinuités, contradictions, en un mot, son manque d'évidence et, par conséquent, la mauvaise foi inhérente aux lectures thématiques, systématisantes. Jean-Yves Pouilloux apparaît comme l'initiateur de cette tradition critique, tandis que Terence Cave est cité par James Supple comme en étant le représentant anglo-saxon le plus illustre. Il s'agit pour le premier de réfléchir sur ce que c'est que « lire les *Essais* », face à un texte non cohérent, tandis que le second affirme que l'œuvre de Montaigne nie la possibilité même de créer un sens stable. C'est l'écriture, l'art de Montaigne qui sont alors au centre de l'attention, faisant risquer cependant à ces lectures le formalisme, l'esthétisation (voir p. 16-18).

Suite à ce travail théorique de catégorisation, l'intérêt de l'ouvrage réside dans une confrontation avec un certain nombre de chapitres des *Essais* (liv. II, chap. I, VIII, XVI, XIX, liv. III, chap. I, II, V, VI, VII notamment) appréhendés au prisme des différentes approches critiques, dont chacune révèle successivement ses bienfaits (en

règle générale) et ses limites. Résulte d'une telle minutie un retour au texte qui en rappelle la complexité, l'absence d'évidence, également la confirmation du caractère informant de la méthode adoptée, jamais neutre ou impartiale. Ce qui est mis en relief, c'est « l'importance des stratégies de lecture adoptées par le lecteur » (p. 31) : « [...] les divers "Montaigne" identifiés par les critiques sont en grande partie le reflet de la méthode qu'ils ont décidé de privilégier » (p. 48). Finalement, c'est de la « valeur d'une approche plurielle des *Essais* » (p. 70) et de la nécessité d'un « écart réfléchi » quant à sa méthode (p. 83) qu'il s'agit d'être convaincu. L'esprit de chapeau nuit à la compréhension, conduisant à des reconstructions arbitraires, ou à la mise à l'écart de la considération des textes qui n'entrent pas dans le schéma interprétatif adopté. Un statut fondamental est accordé par le texte même au lecteur qui doit « participer activement à l'élaboration du sens » (p. 148).

Ces quatre ouvrages nous indiquent, finalement, qu'avant de nous précipiter dans l'interprétation idéologique des *Essais*, avant de ne faire fond que sur leur « matière », c'est leur « manière », anormale pour nous, lecteurs informés ou déformés par le cheminement classique du discours, qui est en cause. N'hésitons donc plus à suivre les traces de Montaigne qui se reprochait, de manière plus rhétorique que réelle, dans le troisième livre des *Essais*, une attention constante portée au discours lui-même : « Combien souvent, et sottement à l'aventure, ai-je étendu mon livre à parler de soi » (liv. II, chap. XIII, p. 431 dans l'édition Tournon et p. 1069 dans l'édition Villey).

Sophie PEYTAVIN,
CERPHI,
École normale supérieure,
Lettres et sciences humaines,
15, parvis René-Descartes,
F - 69366 Lyon Cedex 07,
sophie.peytavin@wanadoo.fr
(janvier 2001).